

Prélude

Joseph, paysan

Tu as vu tous ces champs de blé qu'il nous reste à moissonner alentour et cette lavande qui éclaire le ciel tant elle est belle cette année ? Et la vigne, tu l'as vue la vigne sur les coteaux de Beaumes ? Elle croule de bon grain, le soleil tape dur là-dessus et il faudra vendanger dans un petit mois. C'est une catastrophe cette guerre qui nous tombe dessus comme la grêle sur nos champs. C'est qui qui va faire le boulot ? Réponds-moi ! C'est qui ? Tu crois que les femmes elles vont faucher ces hectares de blé, tu crois qu'elles vont couper le raisin et le porter à la cave, tout ça avec leurs petites mains et leurs épaules fragiles ? C'est une catastrophe ! Si je pars demain, j'aurai honte de les savoir seules avec nos petits et nos vieux au milieu de cet océan de travail. On peut pas tout laisser comme ça, les champs, l'*oustaou*, la famille, tout ce qui s'appuie sur nous comme si on était des arbres. Nous dire ça : demain tu fermes la porte et tu marches à la guerre ! Et pourquoi je ferais ça ? Ma patrie, elle est ici ! Mon pays c'est ce village accroché au rocher et toute cette mer de collines et de bonnes terres qui l'entoure jusqu'au Ventoux. C'est pour lui que je me lève tous les matins avec la joie de le faire beau pour gâter ma femme et mes petits. Mon pays c'est tout ce grand large qui est devant moi et que je garde du mal avec mes armes à moi, avec mon dahl¹, avec ma serpe ! Je peux pas partir ! Qu'est-ce qu'ils disent les autres ? Marcel, André, Maurice, le Louis et le Janot ? Qu'est-ce qu'ils disent ? Ils y vont ou ils restent ? Le gendarme, il dit qu'on a pas le choix sinon on est des déserteurs ? Et lui, il y va le gendarme ou il reste là planqué à compter les morts ? Et les autres en face, ils en ont pas des champs de blé à moissonner et des prés à faucher ? Et si on disait tous : Non ! On y va pas. Pas maintenant. Jamais. C'est trop con d'aller à la mort quand il y a la vie qui t'appelle de partout. C'est trop con.

Jousè

As vist tot aqueu blat que sobra per meissonar alentorn e aquela lavanda qu'esclaira lo cèu talement es bèla aquest an ? e lei socas, leis as vistas aquestei socas sus lei còstas de Beaumes ? Plegon sota lo bòn gran e lo solèu pica fòrt aqui sus e faudrà vendemiar dins un pichon mes. Es una mauparada aquesta guerra que nos cala sus coma lo grelàs sus nostrei camps. Cu va faire lo trabalh ? Diga-mi ! Cu ? Crèses que lei fremas van segar aquesteis ectaris de blat, crèses que van copar lo rasin e lo carregar a la cròta, tot aquò emé sei pichinas mans e seis espalas fragilas ? Es un malastre ! Se parti deman, aurai crença de saupre que son soletas emé nòstrei pichòts e nòstrei vielhs au mitan d'aquesta mar de trabalh. Podèm pas laisser lei cauvas ansin, lei camps, l'ostau, la familha, tot çò que s'apiela còntre nautrei coma se seguessiam d'aubres. Nos dire ansin : deman barres la pòrta e camines a la guerra ! E perqué farièu aquò ? La patria mieuna es aici ! Lo país mieu es aqueu vilatge arrapat au rocàs e tota aquela mar de còlas e de bònei terras que l'environa fins au Ventorn. Es per eu que mi lèvi cada matin emé la jòia de l'embelir per gastar ma frema e mei pichons. Mon país es tot aqueu grand relarg qu'es davans ieu e qu'apari dau mau emé leis armas mieunas, emé mon dalh e ma serpa ! Pòdi pas partir ! Que dison leis autrei ? Marcèu, Dédé, Maurici, Lois e Janòt ? Que dison ? Li van o reston aqui ? Lo gendarma,, ditz qu'avèm pas a causir senon siam de desertors ? e eu, lo gendarma li va o resta aqui a la sosta a comptar lei mòrts ? E leis autrei de l'autre costat, n'an pas de camps de blat per meissonar e de prats per segar ? E se diguessiam totei : nani ! Li anam pas. Pas ara. Jamai. Es tròp con d'anar a la mòrt quora la vida ti crida d'en pertot. Es tròp con.

Marianne

Écoute-moi Jean ! Ton frère et ton père s'en vont demain à la guerre. Sois fier d'eux. Ils vont faire leur devoir d'hommes pour que notre pays reste libre. Tu restes seul avec moi. Tu m'aideras à leur écrire pour leur donner du courage. Tu me liras leurs lettres pour qu'on puisse les imaginer dans ces pays si lointains où ils vont se battre. C'est toi l'homme dans cette maison à partir de demain. Je veux que tu sois fort, que tu fasses tout ce que tu peux avec moi pour garder cette maison bien droite, pour que nos terres et nos bêtes soient belles et fassent envie à ceux qui les regardent. Ton grand-père était soldat. Quand il est parti à la guerre, j'étais toute petite. Il n'est jamais revenu. C'est ta grand-mère qui me l'a dit. Je n'ai pas le souvenir de son visage. Il y a bien cette photo où on le voit en uniforme mais le papier est tout jauni et déchiré, ça lui fait comme une grande balafre qui efface ses traits. Tous les jours j'ai regardé au bout du chemin en espérant qu'il revienne. Toute ma vie j'ai ressenti ce grand vide qui habitait notre maison. Je ne pouvais pas imaginer mon père, son regard, sa voix, ses mains... Toute ma vie j'ai haï cette guerre qui m'a privé de cette force, de cette générosité qui font chanter les enfants dans les autres maisons du village. Il faut que cette guerre soit la dernière. Ceux qui poussent les hommes au combat sont des idiots. Il faut être bête pour décider de priver son pays de sa meilleure part, de ses enfants valeureux, de ses terres fertiles. Rien n'a changé depuis la dernière. Il y a toujours un fou pour détruire le bel ordre de la vie. Je veux que tu ailles à l'école, je veux que tu te battes avec ta langue, avec ta tête avec ton cœur contre l'idiotie. Je veux que tu changes le monde pour qu'il n'y ait plus de guerre. Écoute bien mon Janot ! Je veux que tu changes le monde.

Mariana

Escota-mi Jan ! Ton fraire e ton paire parton deman. Sieguès fier d'elei. Van faire son dever d'òmes per que lo país nòstre reste
25

liure. Restès solet emé ieu. M'ajudaràs a li escriure per li donar coratge. Mi liegeràs sei letras que posquessiam leis imaginar au mitan d'aquestei país luenchencs onte van si batre. Es tu l'òme, dins aquest ostau a partir de deman. Vòli que sieguès fòrt, que faguès tot çò que pòs emé ieu per gardar aquest ostau ben drech que lei terras e lei bestias nòstras siegon bèlas e fagon enveja a n-aquelei que leis agachon. Ton grand èra sordat. Quora partèt a la guerra, éri tota pichòta. Tornèt jamai. Es ta grand que m'ou diguèt. Ai pas lo soveni de sa cara. Li a ben aquesta fotò ont es vestit d'un unifòrme mai lo papier es tot jaunit e estraçat, aquò li fai coma una granda estafilada qu'escafa sei trachs. Cada jorn regardavi au bot dau camin esperant que revenguèsse. Tota ma vida ai sentit aqueu grand vueje qu'istava dins l'ostau. Podiéu pas imaginar mon paire, son agach, sa votz, sei mans.. Tota ma vida ai odiat aquesta guerra que m'a levat aquesta fòrça e aquesta generositat que fan cantar leis enfants dins leis autres ostaus dau vilatge.

Fau qu'aquesta guerra siegue la darniera. Aquelei que buton leis òmes a la batesta son de nècis. Fau pas estre fin per decidir de levar la part la melhora de son país, de seis enfants valents, e de sei terras fertiles. Es totjorn parier despuei la darriera. Li a totjorn un caluc per chaplar lo bel òrdre de la vida.

Vòli que vagues a l'escòla, vòli que ti bates emé ta lenga, emé ta testa e ton còr còntre lo necitge. Vòli que chanjes lo monde fins que n'i'ague plus jamai de guerra. Escota-mi ben Janòt. Vòli que chanjes lo monde !

Francis, instituteur (Robert LIONS)

Alors, voilà, nous y sommes.

Ils ont tué Jaurés, l'archiduc d'Autriche a été assassiné à Sarajevo et la grande roue de l'engrenage a commencé à tourner. Il faut que les gradés gagnent du galon, que les riches deviennent puissants ! Il faut que les petits deviennent grands ! La grande machine à faire le vide est bien graissée, elle va tourner à plein régime et les chefs enfourneront dans sa gueule des millions de soldats qui gueulent : Patrie ! Liberté ! Elle a faim de chair fraîche la machine. Elle va se faire une indigestion de Français, d'Allemands, d'Autrohongrois, de Serbes, de Russes, des blonds, des bruns, des basanés, des petits, des malingres, des balès, des jeunes, des vieux, et si elle a encore faim elle avalera des femmes, des enfants, les villages tout entiers tout pelle-mêle jusqu'à dégueuler des milliards de fusils, de mitrailleuses, de canons qui cracheront le feu pour nettoyer la terre de toutes les fleurs qui appellent les hommes à la paresse, le ciel de toutes les étoiles qui les font regarder vers le haut, pour laver les torrents de cette eau limpide où tous les hommes, toutes les femmes du monde regardent depuis toujours leur visage d'humain, où ils jouent sous le soleil, où ils étanchent leur soif de vivre.

Qu'est-ce que je vais dire aux enfants à la rentrée ? Qu'est-ce que je vais dire à ceux qui auront perdu leur père, leur frère ? Est-ce que je vais leur parler de l'obéissance, du don de soi, de notre mère la patrie ? À qui vais-je dire cette horreur qui m'envahit à la pensée de ces millions d'hommes demain fauchés à la fleur de l'âge, à l'image de ces campagnes labourées par la mitraille ? Qu'écrirai-je en ce premier jour d'école sur le tableau noir devant leurs yeux innocents ?

Je voudrais que chaque lettre soit comme une étoile dans le ciel, qu'elle leur donne envie d'aller loin, d'aller haut, au-dessus de la bêtise des hommes.

Marcel (Michel)

Putain, c'est la guerre ! Ce type au képi qui s'avance au milieu de nous autres sur la place avec son tambour en bandoulière ! On le regarde en rigolant parce qu'il est maigre comme un stoquefiche, il se tient raide comme un cadavre, on dirait une estatue. Il se frise la moustache ? Tu crois qu'il va nous annoncer la Saint-Martin ou le marchand de draps de Barcelonnette ou peut-être la venue du préfet... hébé non, il sort ses baguettes, il nous fait son petit numéro de roulement de tonnerre et vlan il nous envoie : « C'est la guerre ! Mobilisation générale. Tous les hommes valides sont appelés au combat. »

D'un coup, c'est le silence. Ça me fait comme une boule dans la gorge. Je me dis qu'il va falloir aller tellement loin d'ici, là-bas derrière les montagnes que je vois du Ventoux quand je garde les fèdes de Jaume. Là-dessus, y a Pierrot qui se met à crier : « La guerre, la guerre ! Oui mais la guerre contre qui ? » Tous les types sous le platane s'esclaffent : « Imbécile, la guerre, c'est toujours contre les casques à pointes ! On va les bouffer cette fois ! On va venger nos grands-pères ! Attention, les frisés ! *Lei cassaires dou Bausset soun aqui !* »

On y va tous de notre fanfaronnade... Moi, j'ai toujours cette boule qui me fait mal dans la gorge et je crois que les autres aussi et que c'est pour ça qu'on fait les braves en gueulant sur le Janot.

Le stoquefiche nous regarde avec ses yeux de gobi, il rajuste son képi, il range ses baguettes et il nous dit : « Tenezvous prêts, les gendarmes viendront vous chercher. »

10

Putain, c'est la guerre. J'ai juste vingt ans. Les champs sont pleins d'une belle lavande tellement bleue qu'on dirait la mer. Y a Mireille qui m'a dit : je t'aime. Y a la vie qui chante là partout autour ? Écoute la fontaine, écoute le pitou là dans la figuière, écoute le *mistralo* là haut sur la colline ! Putain, c'est la guerre !

Marcèu

Putan, es la guerra ! Aqueste tipe dau kepi que s'avança au mitan de nautreï sus la plaça emé son tambor en bandoliera. L'agacham en si risent qu'es maigre coma un estòcafic ? Si ten redde coma un cadabre, sembla una estatua. Si frisa lei bafis ? crèses que va anonciar la Sant-Martin o lo marchand de linçoùs de Barcelona o bessai la venguda dau prefet... E bè, non, sòrte sei baguetas, nos fai son pichin numerò de rotlament e vlan nos manda : « Es la guerra ! Mobilisacion generala. Cade òme valent es apelat au combat. »

Subran, es lo silenci. Aquò mi fai coma una bola dins la garganta. Mi disi que faudrà anar tant luenh d'aici, eilalin darrier lei montanhas que vèsi de Ventor quora gardi lei fedas de Jaume. Aquì sus, li a Peire que si mete a cridar : « La guerra, la guerra ! Oc mai la guerra còntre cu ? » Totei lei tipas sota la platana s'esclafisson : « Colhon, la guerra es totjorn còntre lei cascos a poncha. Aqueste còp, li garçam la rosta ! Anam vengar nòstreï grands ! Mèfi, lei frisats ! Lei cassaires dau Bausset son aquí ! »

Cadun ditz sa fanfaronada... ieu, ai totjorn aquesta bola que mi fai mau dins la garganta e crèsi qu'es parier per leis autreï e es per aquò que fasèm lei fiers en bramant sus Janòt.

L'estòcafic nos agacha emé seis uelhs de gòbi, ajusta son kepi, quita sei baguetas e ditz : « Sieguetz lests, lei gendarmas vendran vos querre. »

Putan, es la guerra. Ai tot bèu just vint ans. Lei camps son clafits d'una lavanda tan blura que sembla la mar. Li a Mireia que mi diguèt : t'aimi. Li a la vida que canta d'en pertot ? Escota la fònt, escota l'aucelon eilà dins la figuiera, escota lo mistrau eilamont sus la còla ! Putan, es la guerra !

Étienne, maire (Robert GUES)

Voilà, ça devait arriver. Ça faisait trop longtemps qu'on était tranquilles entre nous à compter les bonnes et les mauvaises saisons à l'abri de nos falaises, et qu'on regardait nos enfants grandir sans penser au mal. Quand tu vis là, à deux pas du Ventoux planté comme une cathédrale au beau milieu de ce monde de villages, de hameaux, de fermes enracinées dans notre terre, tu te dis que rien ne pourra jamais changer notre vie. Tu vois, on a oublié que la vie est un cadeau qu'il faut labourer et ensemer chaque jour comme un champ, on a oublié que le malheur est là, tapi dans l'ombre de nos coeurs comme un nuage noir dans un coin de ciel. Ça devait arriver. Il y a trop de méchanceté étouffée qui ne demande qu'à se réveiller pour un affront, pour un bout de terre. Pour sûr, ils vont y aller, tous ces bons gars pleins de force, ils vont chanter et lever les drapeaux comme des conscrits et crier vengeance mais je sais bien qu'ils ont peur et une formidable envie que tout ça ne soit qu'un mauvais rêve. Depuis 70, il a bien affûté les armes le Guillaume de Prusse. Les usines ont craché des millions de fusils, d'obus, de machines à tuer. Tout ça va péter en un méchant feu d'artifice. Ça va être terrible. Moi, je suis trop vieux pour y aller. Je suis du côté de la vie avec tous ceux qui n'ont pas la force de se battre.

Allez-y les enfants. Préparez vos sacs, mettez-y un peu de notre terre, un bout de fromage, un bouteillon de vin ? Aimez vos femmes, caressez vos petits et partez là-bas bien forts de toute cette beauté qui nous entoure, de tout cet amour. Allez-y avec la certitude que vous allez vous battre pour garder tout ça de la méchanceté des hommes, pour que demain on puisse continuer tous ensemble à faucher les champs, à remuer cette bonne terre. N'ayez crainte, je garderai notre monde, je veillerai sur notre petit peuple. Nous serons encore assez à retrousser nos manches et à aider les femmes à chaque moisson et à chaque récolte. Allez-y. Soyez braves. Marchez vers la bataille sous l'étendard bleu de notre grand ciel libre. Battez-vous avec force mais sans haine. L'Allemand a quitté aussi sa femme, son pays. La machine de la guerre est en marche.

Les hommes avancent aveugles comme des mulets sur l'aire de battage.

Esteve

Vaqui, devié arribar. Fasié tròp de temps qu'eriam quiets au nòstre a comptar lei bonei o marridei sasons a la sosta de nòstrei bauçs e que regardaviam nòstreis pichons creisser sensa pensar au mau. Quora vives aqui tot pròche de Ventorn plantat coma una catedrala au beu mitan d'aqueu monde de vilatges, de masatges, de bastidas enrasigadas dins nòstra terra, ti dises que jamai ren podrà treboliar nòstra vida. Veses, avèm oblidat que la vida es un present que fau laurar e samenar cada jorn coma un camp, avèm oblidat que lo malur es aqui, escondut dins l'ombra de nòstrei còrs coma una niula negra dins un canton dau ceu. Aquò devié arribar,. Li a tròp de marridum estofat qu'espera de si desvelhar per una escòrna, per un tròç de terra. De segur, van li anar, tot aquesteis òmes galhards, van cantar e levar lei drapèus coma de conscrits e cridar venjança, mai sabi qu'an paur e una formidabla enveja que sieguesse qu'un marrit pantai. Despuei 70, a ben amolat leis armas lo Guilherme de Prusse. Lei fabricas an escupit de milions de fusius, d'òbus e de machinas per tuar. Tot aquò va petar e faire un fuòc d'artifici gigantàs. Aquò va estre tarrible.

Ieu sièu tròp vielh per li anar. Sièu dau costat de la vida emé tot aquelei qu'an pas la fòrça de se batre.

Zo, li anatz, enfants ! Aprestatz vòstrei biaças, ajustatz un pauc de nòstra terra, un tròç de fromai, un fiasco de vin ? Aimatz vòstrei fremas, careçatz vòstrei pichòts e partetz ailalin bèn fòrts d'aquesta beutat que nos environa, de tot aquest amor. Anatz emé la certèsa que vos batetz per aparar tot aquò dau marridum deis òmes., que deman posquessiam contunhar a segar lei prats ensèm, a laurar aquesta bona terra. Aguètz pas paur, gardarai nòstre monde, velharai sus nòstre pichin pòple. Sarèm encara pron per trabalhar e ajudar lei fremas pèr cada meisson e cada recòrda. Anatz. Sieguetz valents. Caminatz a la batalha dessota lo bandiera blura de nòstre grand ceu liure. Batetz vos emé fòrça mai sensa rabia. L'alemand a tanben quitat sa frema, son país. La machina de guerra es en marcha.

Leis òmes avançon avugles coma de muous sus l'iera.

Georges, officier de réserve (Francis MARTEL)

Enfin, la voilà, la belle, la formidable ! Vingt ans que je regarde mon beau képi rouge, que j'astique mon sabre brillant comme l'éclair ! Vingt ans que j'attends l'appel des généraux ! Voilà, la grande marche vers la bataille commence. En avant ! Et au pas comme un seul homme, la tête bien droite vers l'ennemi ! Vois : nous sommes des millions à marteler le sol en cadence et chacun de nos pas est un coup de tonnerre ! Détalez les boches ! Courez vers vos terriers ! Le peuple de France avance et rien ne peut l'arrêter. Écoutez la musique des bataillons, tambours, clairons et fifres, les castagnettes des sabots des milliers de chevaux sur les pavés de nos campagnes ! Je trotte là-devant, bien droit, sabre au clair ! Mes épaulettes brillent dans la lumière. Si je dis : forcez le pas ! J'entends le bruit qui enfle, la grêle des sabots qui martèle le sol, les cliquetis des armes qui se déchaînent. Si je dis : halte ! D'un coup, d'un seul, c'est le silence. Le silence partout derrière moi jusqu'à l'horizon tout le long du grand serpent des hommes, le silence dans les bois, dans les villages où tout se qui vit se terre dans l'attente de la grande bataille. Je commande. C'est moi le chef. Dans les champs, mes hommes sont toujours bien en ligne. Ils font leur travail dans le blé à grands coups de faux bien cadencés. Et zan et zan ! Et devant eux ça tombe comme une pluie d'or. Demain, tout en haut de la colline, je me dresse sur mes étriers, je lève le sabre, je le pointe vers les boches et je dis : en avant ! Grand-père me sourit dans son beau cadre au-dessus de la cheminée. Ce jour est le plus beau des jours. Enfin, ma vie commence.

Angèle, épouse de Olivier C. (Graziella)

J'aime pas quand les hommes se mettent à aboyer comme les chiens avant la battue. On dirait que la paix les tenait en laisse. L'odeur du fusil les rend orgueilleux. C'est à celui qui gueule le plus fort pour faire peur à la mort mais ça sent déjà la mauvaise sueur de la bête traquée, ça pue le sang et les tripes. Ils croient peut-être qu'il suffit d'être en meute hurlante pour affronter la bête ! Ils ne savent pas encore son regard terrible juste avant le coup de grâce, ses mâchoires épouvantables qui vont les mettre en pièces. Ceux qui ont déjà connu la bataille ne gueulent pas. Ils ont entendu le bruit sourd du malheur qui se prépare dans l'ombre de ce jour maudit.

Nous, les femmes, on fait silence. On comprend tout d'un coup qu'il nous faudra être droites les unes à côté des autres pour garder l'espérance. On met en secret les mains sur notre ventre qui donne la vie. On regarde ces hommes si forts que nous avons accouchés pour bâtir le monde. Ils s'en vont en chantant sur ces chemins de misère où ils vont danser avec la mort. Nous sommes muettes devant ce grand mystère qui nous habite : cette joie d'enfanter des hommes que la bête nous enlève un à un.

Angèla

Mi plai pas quora leis òmes son a japar coma lei cans avans la batuda. Semblarié que la patz leis estacava. L'odor dau fusiu lei rend orgulhòs. Es an'aqueu que brama lo mai fòrt per faire paur a la mòrt mai sente dejà la marrida susor de la bestia cochada, pude la sang e lei tripas. Creson bessai que basta d'estre en ardada udolenta per s'afrontar emé la bestia. Sabon pas encara son agach tarrible avans lo còp de gracia, sei maissèlas d'espaventa que van leis espeçar. Aquelei qu'an dejà connoissut la batesta bramon pas. An ausit lo bruch sord dau malur que s'apresta dins l'ombra d'aqueste jorn maudich. Nautreï lei fremas, fasèm silenci. Comprenèm sus lo còp que faudrà estre drechas a costat leis unas deis autras per servir l'espèr. Metèm d'escondons lei mans sus nòstre ventre que dona la vida. Agacham aquesteis òmes tant fòrts qu'avèm acochats per bastir lo monde. S'en van en cantant sus aquelei camins de misera onte van balar emé la

mòrt.Siam mudas davans aqueste grand mistèri qu'es au dedins de caduna : aquesta jòia de donar la vida a d'òmes que la bestia nos rauba un a cha un.

Julie, bergère (Béatrice GIRAUD)

Le ciel était tellement pur ce matin quand je suis partie avec mes biques. J'ai monté en chantant la draille du collet. Je pensais à mon bon Louis qui marchait avec les autres vers les champs du plateau. Je les verrais peut-être de la cime,

tout petits en bas avec leur faux sur l'épaule. J'aime bien me poser sur ce petit sommet d'où j'embrasse le monde : le Ventoux au-dessus de tout, au fond les Dentelles, au couchant le Rhône ! Je rêve de la mer qui se remplit de ce fleuve si fort qu'il me fait peur. Je me dis qu'un jour on ira là-bas avec Louis. On dormira l'un contre l'autre sur la plage dans le grand silence d'une nuit d'été sous des millions d'étoiles.

C'est mon rêve.

Je les vois les hommes qui marchent dans le lointain vers les champs. Je chante bien haut, bien fort pour qu'ils m'entendent. Il sait que je suis là à cette heure au-dessus du monde. S'il s'arrête, s'il se retourne pour me regarder il sera mon homme dans l'année. Il continue vers sa bataille avec les blés. Bon, j'aurai patience. Il ne peut pas m'échapper. Nous nous sommes promis l'un à l'autre le soir de la fête après le bal. On regardait le ciel épaule contre épaule et on a dit en même temps : tu as vu cette étoile filante ? Il faut faire un vœu ! Et je sais bien qu'on a fait le même. Nos parents seront d'accord : Louis est plein de courage et de gentillesse et ça vaut toutes les terres du pays.

Le ciel était tellement pur. Je regardais ce pays formidable où j'ai la chance d'être née, ces collines sauvages où mes biques font les folles, ces plateaux comme un tissu de mille pièces dorées sous le soleil, en bas le village bien à l'abri des falaises. Je me disais : ce soir je parle de Louis à maman. Elle sera heureuse de tout ce bien que nous portons dans nos coeurs.

Tout d'un coup, j'ai entendu un grondement vers le Ventoux, un petit roulement de tonnerre. Pourtant le ciel était si pur. Et puis j'ai vu les hommes revenir avec leur faux sur l'épaule. Ils marchaient vite vers le village. Au milieu d'eux, il y avait un drôle de type que je ne reconnaissais pas. Il était bien sombre à côté des hommes tout habillés de bleu. De temps en temps, quand il passait près d'un *oustaou*, il faisait entendre son roulement . J'entendais des cris. La petite troupe grossissait. Ils avançaient à grands pas vers le village.

Je cherchais mon Louis au milieu de tout ce monde.

Je ne le voyais plus. J'avais peur de le perdre.

Maintenant je sais.

J'ai peur de le perdre.

J'ai peur.

Julia

Lo ceu éra talament linde a queste matin quora ai quitat l'ostau emé lei cabras. Montèri en cantant la draia dau colet. Pensavi a mon bòn Lois que caminava emé leis autrei vèrs lei camps dau planesteu. Lei veirai bessai dau testau, tot pichinets ailavau son dalh sus l'espala. M'agrada bèn de mi pauvar sus aquela cima d'onte embraci lo monde : Ventorn subre tot, au fond Lei Dentelas, au tremont Ròse ! pantaieji la mar que si gonfla d'aqueu flume tan fòrt que mi fai paur. Durmirèm l'un còtra l'autre sus la plaja dins lo grand silenci d'una nuech d'estiu dessota de milions d'estelas. Es mon pantai.

Lei vesi leis òmes que caminon ailalin vèrs lei camps. Canti bèn aut, bèn fòrt que m'entendon. Va saup que sièu aqui en aquesta ora subre lo monde. Se s'arresta, se se vira per m'agachar serà mon òme dins l'annada. Contunha vèrs sa batesta emé lo blat. Bòn, aurai pacienci. Poù pas m'escapar. Si siam promès l'un l'autre lo sèr de la festa après lo balèti. Regardaviam lo ceu espala còtra espala e digueriam ensems : as vist aquesta estela que tomba ? Fau faire un vòt ! E sabi que fagueriam lo meme. Nòstrei gènts seran d'acòrdi : Lois es corajòs e fòrt gent e aquò voù totei lei terras dau païs.

Lo ceu éra talament linde. Regardavi a queste païs formidable onte ai l'astre d'estre naissuda, aquelei còlas feras onte mei cabras folastrejon, aquelei planesteus coma un teissut de mile pèças dauradas sota lo soleu, davau lo vilatge bèn a la sosta dei bauçs. Mi disièu : aquesto sèr parli de Lois a la maire. Serà urosa de tot aqueu bèn que portam dins lei còrs.

Subran, ausiguèri un tronament dau costat de Ventorn, un pichon tron que rotlava. Pasmens lo ceu éra tant linde. E puei

18

veguèri leis òmes s'entornar son dalh sus l'espala. Caminavon vite vèrs lo vilatge. Au mitan, li avié un tipe estranh que reconoissiéu pas. Era bèn sorn a costat deis òmes tot vestits de blu. De còps quora passava pròche d'un ostau, fasié entendre son rotlament, entendiéu cridar, la pichina tropa gonflava, avançavon a grands

*pas vèrs lo vilatge. Cercavi mon Lois au mitan d'aqueu monde,
lo vesiéu plus, aviéu paur de lo perdre.*

Ara, va sabi.

Ai paur de lo perdre.

Ai paur.

Fanfan (Michel)

Qu'i l'a dit lou tipe ? Y vont partir faire la bataille ? Une, deux, une, deux, une, deux ! Y marchent tous ensemble vers le fond du ciel. Y a Zé qui porte le drapeau et les autres autour qui chantent. Y a des femmes qui pleurent et des petits qui crient. Une deux, une, deux, une, deux ! Et moi, pourquoi j'y vais pas là-bas plus loin que le bout du pays ? Moi aussi, je peux faire la bataille ! Regardez mes mains bien grosses, regardez mes yeux méchants qui font peur aux filles. Y veulent pas de moi parce que je fais ce que je veux qu'y disent. Hé bé oui, je fais ce que je veux. Té, je marche derrière eux dans leur poussière. Une, deux, une, deux ! Moi aussi je sais marcher comme les soldats. Regardez mon drapeau ! Il est beau mon drapeau dans le vent ! Une, deux ! Et pourquoi y me jettent des pierres les petits ? Pourquoi j'irais pas là-bas dans l'autre pays ? Je peux tous les tuer avec mes yeux méchants ! Tè, je reviendrai avec une belle femme de là-bas ! Ça leur coupera la chique ! Je fais ce que je veux, moi ! Une, deux, une, deux, une, deux !

Fanfan

Que diguèt lo tipe ? Van partir se batre ? Una, doas, una, doas, una, doas ! Caminon ensem vèrs lo fons dau ceu. Li a Zè que pòrta lo drapèu e leis autrei que canton alentorn. Li a de fremas que si ploron e de pichòts que bramon. Una, doas, una, doas, una, doas ! E ieu, perqué li vau pas ailà mai luenh que lo bot dau païs. ? Ieu tanbèn pòdi faire batalha ! agachatz mei mans tant gròssas, agachatz mei marrits uelhs que fan paur ai filhas. Vòlon pas de ieu perqué fau çò que vòli que dison. E bè òc, fau çò que vòli ? Tè, camini darrier elei dans sa poussa. Una, doas, una, doas ! Ieu tanbèn, sabi marchar coma un sordat. Agachatz mon drapèu ! Es bèu mon drapèu dins lo vent ! Una, doas ! E perqué lei pichòts mi mandon de peiras ? Perqué anarai pas ailà dins l'autre païs ?

*Pòdi toti lei tuar emé mei marrits uelhs ! Tè, tornarai em'una bèla
frema d'ailà ! N'en seran estabosits ! Fau çò que vòli, ieu ! Una,
doas, una, doas, una, doas !*

Adrien, curé (Jean-Luc DOMENGE)

Oh mon Dieu, tes enfants vont au combat dans l'innocence de leurs vingt ans. J'entends leurs louanges à la Mère Patrie, leurs chants de Gloire et d'Éternité. Protège-les, mon Dieu, de la méchanceté des hommes, protège-les de la haine, donne-leur la force d'aller à l'ennemi avec toujours au coeur et à l'esprit ta parole d'Amour. Que leur marche vers la mort les rapproche de Ton Fils sur le chemin du calvaire. Que leur sacrifice nous élève vers Toi mon Dieu de bonté. Demain, à l'église, nous prierons tous ensemble pour eux. Je resterai seul ici avec les faibles, avec les femmes, les petits, les vieux. Je leur dirai chaque jour Ton message d'espérance. Fais que cette guerre soit courte, fais que l'ennemi entende raison et que la paix revienne dans les coeurs. Fais vite mon Dieu. Ne me fais pas entendre l'horrible clameur du massacre. Ne me fais pas croire que Ta Volonté décide de la mort des innocents. Ne me fais pas mentir à ceux qui resteront inconsolables de l'absence éternelle du fils, du frère, du père. Ne me fais pas douter.